

Lorenzo BONOLI

***Jeux de grammaire :
l'exploration des limites du langage***

Les guêpes fleurissent vert.
(Paul Eluard, *L'amour la poésie*, p. 153)

Les jumeaux sont une seule personne et sont des oiseaux.
(Evans-Pritchard : *Nuer Religion*, p. 128)

Dispose l'ordonné et l'abscisse sur le siècle et découpe moi un quadrant.
(Samuel R. Delany, *Le temps considéré comme une hélice de pierres semi-précieuses*, p. 221)

A quelqu'un qui dit « j'ai un corps », on peut demander « qui parle ici avec cette bouche » ?
(Wittgenstein : *De la certitude*, p. 76)

Y a-t-il quelque chose qui rapproche ces quatre citations ?

Elles proviennent de quatre horizons discursifs différents : la poésie, l'ethnographie, la science-fiction et la philosophie. Les pratiques d'écriture dans lesquelles elles s'insèrent sont profondément différentes ; le geste intentionnel de leurs auteurs l'est aussi, comme d'ailleurs les lectures auxquelles elles invitent.

Et pourtant au-delà de ces différences, ces trois citations présentent un trait commun : banalement, elles apparaissent « étranges » ; la signification de ce qui est dit n'apparaît pas immédiatement compréhensible ; elles paraissent – sortie de leur contexte et de leur co-texte – comme incohérentes.

Ma présentation, qui est encore à un état exploratoire, vise justement à analyser, ces formulations en la considérant aussi bien du point de vue de la production que de la réception. Plus précisément, à l'aide de deux auteurs en particulier, Ludwig Wittgenstein et Wolfgang Iser, j'aborderai une telle étrangeté en la concevant comme le résultat d'une « exploration des limites du langage » ; une exploration qui, dans ces cas, apparaît nécessaire pour tenter de « porter au langage quelque chose de nouveau » ; « quelque chose qui jusque-là n'avait jamais été dit » : une image poétique, un aspect d'une culture étrangère, un monde de science-fiction ou encore un problème philosophique.

Le fait de mettre ces propositions l'une à côté de l'autre, en faisant abstraction de leur contexte pragmatique, est évidemment un geste arbitraire qui les rend encore plus étranges et difficilement compréhensible que si elles avaient été citées dans leur situation d'énonciation. Mais il s'agit d'un geste conscient qui a pour but de couper – momentanément – le cordon qui relie ces propositions à la pratique discursive qui les a produites afin de les mettre sur un même niveau pour les analyser d'un point de vue purement linguistique, en tant qu'exploration des possibilités sémantiques du langage.

Plus précisément, mon intention est de porter un regard purement « grammatical » sur ces phrases ; et le sens que je donne ici au mot « grammatical » – nous le verrons par la suite – reprends la conception wittgensteinienne de la grammaire, où celle-ci est conçue comme un ensemble de règles qui régissent les différents jeux de langage – ou si l'on veut les différentes pratiques discursives – qui se donnent habituellement dans une communauté linguistique donnée.

De ce point de vue, l'on peut dire que ces phrases partagent une certaine « agrammaticalité » : elles reflètent un emploi du langage qui entre en contraste avec les emplois qui nous sont familiers. Ces énoncés, tout en étant formulés en français, exploitent des possibilités combinatoires inhabituelles. On pourrait dire qu'ils jouent sur les limites mêmes des possibilités de signification du langage familier et viennent casser, en quelque sorte, l'assurance et la tranquillité sémantique qui caractérise l'emploi du langage dans notre parler de tous les jours.

Deux aspects émergent de ces considérations : d'une part, l'expérience des limites du langage familier suscitée par de telles phrases qui explorent ses possibilités sémantiques ; d'autre part, la nécessité ou l'inévitabilité de passer par une telle exploration pour tenter de rendre compte dans un langage familier de « quelque chose de nouveau », quelque chose qui n'a

jamais été porté au langage, qui n'a jamais été dit dans cette langue-ci, avec ses mots et ses concepts.

Je peux alors formuler synthétiquement la double thèse qui m'accompagnera dans ma présentation : du point de vue de la production, *toute tentative de porter au langage quelque chose de nouveau passe inévitablement par un emploi agrammatical du langage qui explore les limites de ses possibilités sémantiques* et, parallèlement, du point de vue de la réception *toute lecture qui recherche quelque chose de nouveau dans un texte exige un effort interprétatif qui conduit également le lecteur à se heurter avec les limites de son langage*.

1) Du point de vue de la production : agrammaticalité et exploration des limites du langage

Sans vouloir proposer une analyse exhaustive, je reviens rapidement sur les quatre phrases du début pour situer dans leurs pratiques discursives respectives l'exploration des limites du langage qu'elles reflètent.

Je ne m'arrête pas sur la phrase de Eluard¹. En ce qui concerne le langage poétique, il me semble que ma réflexion ne pose aucun problème, au contraire elle pourrait sembler une évidence. Tout le monde s'accord à attribuer à la poésie un travail d'élaboration langagière, qui comprend une exploration des possibilités sémantiques du langage familier et qui aboutit souvent à la création d'agencements de mots étranges et « impertinents » qui produisent – pour reprendre les mots de Paul Ricœur – une « innovation sémantique »².

Il est par contre plus intéressant de relever un tel travail d'exploration dans les trois autres pratiques discursives ici évoquées, en commençant par l'ethnographie.

L'ethnographe est en effet censé décrire dans sa langue les caractéristiques de cultures parfois radicalement différentes de la sienne, avec tous les problèmes de compréhension et de traduction qui l'amènent souvent à se confronter aux limites de son propre langage et à l'impossibilité par exemple de traduire telle ou telle parole ou d'expliquer

¹ Cette phrase est tirée de la même poésie où apparaît le vers célèbre : « La terre est bleue comme une orange » (in *L'amour la poésie*, 1929). Ce vers aurait pu aussi représenter un bel exemple. S'il n'a pas été choisi c'est simplement à cause de sa célébrité qui lui a enlevé un peu de son caractère surprenant et dérangeant.

² Cf. *La métaphore vive*. 1975.

telle ou telle croyance. Comment par exemple peut-il rendre compte des croyances relatives aux jumeaux du peuple africain des Nuer, quand langue, concepts et cosmologie sont sensiblement différents des siennes ? La seule voie qu'il puisse suivre est de rechercher à l'intérieur même de son langage des formulations qui puissent refléter cette différence tout en se laissant lire et comprendre par son public. Il doit, autrement dit, explorer les possibilités de sa langue afin de produire un agencement de mots en mesure de rendre compte de l'altérité dans son langage familier ; un agencement qui présentera inévitablement des traits d'étrangeté et d'agrammaticalité dans la mesure où il n'avait jamais été composé auparavant dans cette langue.

On comprend alors la difficulté qui a conduit l'anthropologue anglais Evans-Pritchard à formuler cette phrase bizarre et apparemment incohérente : « Les jumeaux sont une seule personne et sont des oiseaux » ; une phrase qui nécessitera plusieurs pages de commentaire pour enlever le soupçon d'incohérence et pour expliquer que les jumeaux sont considérés comme des oiseaux en raison de la nature quasi divine qui leur vient de leur naissance commune et qui est partagée également par les oiseaux – lesquels, vivant dans les aires, sont proches de la divinité.

Un discours analogue vaut également en ce qui concerne le langage de la science-fiction. Cette pratique discursive présente aussi le problème de produire une description de quelque chose de nouveau – un monde extraterrestre – à partir du langage familier. Pour faire cela, souvent il ne suffit pas d'évoquer des disques volants et des rayons télétransporteurs. Il est nécessaire également d'opérer un travail sur le langage familier en inventant de nouveaux mots ou de nouvelles expressions. En commentant le travail d'élaboration propre à ce genre littéraire, les auteurs d'une anthologie de textes de science-fiction relèvent l'efficacité d'un style d'écriture qui se fonde sur :

« un emploi savant de nombreuses petites entorses logiques, incongruités syntaxiques et lexicales qui font allusion (...) à une structure de pensée et de rapport au réel vraiment étrangère (*aliena*) à la nôtre »³.

³ Plus précisément, c'est en ces termes que les auteurs de l'anthologie *I labirinti della Fantascienza*, décrivent les procédés stylistiques exploités en particulier par l'auteur Cordwainer Smith dans son *Stardreamer* (AAVV, 1979, p. 172, m.t.).

De telles entorses logiques et incongruités syntaxiques caractérisent également la nouvelle de Samuel Delany dont nous avons lu l'incipit auparavant ; incipit qui offre un bel exemple de ce que j'ai appelé « agrammaticalité ».

Enfin le discours philosophique connaît aussi l'exigence d'explorer les possibilités sémantiques du langage non seulement théoriquement mais aussi pratiquement, lorsque par exemple surgit l'exigence de se libérer de la terminologie et du style des auteurs précédents. Il arrive souvent alors que le philosophe opère un travail d'innovation linguistique et stylistique qui bouleverse les pratiques habituelles. Les exemples ne manquent pas... de Heidegger à Derrida en passant par Wittgenstein. C'est justement sur ce dernier que j'aimerais me concentrer pour développer ma réflexion sur l'exploration des limites du langage.

2) Wittgenstein et les limites du langage

La réflexion de Wittgenstein présente plusieurs aspects particulièrement intéressants pour avancer dans cet argument. Non seulement le philosophe autrichien a réfléchi explicitement au thème des limites du langage, mais il a aussi « pratiqué » une écriture qui, par moment, semble explorer et se heurter à ces limites.

Chez Wittgenstein, l'exploration des limites du langage doit être mise en relation avec ses investigations sur le fonctionnement des différents jeux de langage – ou pratiques discursives – qui caractérisent notre parler quotidien.

Comme nous le verrons dans plusieurs exemples, à travers des formulations étranges et inhabituelles ce qui est visé est une sorte de grammaire de ce qu' « on peut dire » et de « ce qu'on ne peut pas dire » dans telle ou telle pratique discursive.

En ce sens la phrase citée auparavant explore les limites des possibilités discursives du jeu de langage lié à l'expression du rapport avec son propre corps. Comme d'ailleurs l'exemple suivant qui met en jeu la possibilité d'exprimer un doute sensé concernant la réalité de ses propres mains :

Supposons maintenant que je sois le médecin et qu'un patient vienne me montrer sa main en me disant : « Ceci, qui a l'air d'une main, n'en est pas une remarquable imitation, mais est réellement une main. »
[...] Y verrai-je vraiment une information, même superflue ? Ou ne le

considérerais-je pas plutôt comme un non sens qui, il est vrai, revêt la forme d'une information ? (UG 461)

Dans un même esprit d'exploration du fonctionnement du langage familier, Wittgenstein propose dans d'autres occasions un nombre remarquable de phrases «agrammaticales», qui vont d'un niveau strictement lexical ou syntaxique jusqu'à un niveau plus complexe où ce qui est visé sont nos façons de dire et de penser. Je vous propose une série de ces formulations sans vouloir les commenter une à une, le but étant simplement de montrer le jeu autour des limites de la grammaire de tel ou tel jeu de langage.

« Rouge est assidu » (p. 5, *Dictées*)
 « Rose est égal à rouge » (p. 118, *Dictées*)
 « J'entends rouge » (p. 209, *Dictées*)

Peut-on dire que « rouge » est moins différent de « noir » que de « mou » ? Ce serait naturellement un non sens. (PB. 39)

On peut dire : « Mesure si *ceci* est un cercle » ou « Regarde si *ce* qui est là-bas est un chapeau ». On peut aussi dire : « Mesure si *ceci* est un cercle ou un ellipse, mais non « si *ceci* est un cercle ou un chapeau » ; et non plus : « Regarde si c'est un chapeau ou si c'est rouge ». (PB 96)

Y a-t-il quelqu'un qui pourrait trouver croire que cela ait un sens de dire : « Cela n'est pas un bruit, mais une couleur » ? (PB. 8)

Un homme peut-il feindre d'être inconscient, mais peut-il feindre également d'être *conscient* ? (Z 395)

Et si X parlait dans son sommeil : « je dors », – dirions-nous : « Il a tout à fait raison » ? (Z 396)

On peut imaginer un animal tour à tour rageur, craintif, triste, joyeux, effrayé. Mais plein d'espoir ? Et pourquoi pas ?
 Un chien croit que son maître est à la porte. Mais peut-il croire également que son maître viendra le surlendemain ? (PU II, § 1)

« Tu ne peux pas entendre Dieu parler à autrui ; tu ne l'entends que s'il s'adresse à toi. »
 – C'est une remarque grammaticale. (Z 717)

La précision qui clôt la dernière citation est particulièrement importante pour pouvoir garder l'unité du point de vue de ma réflexion. Il ne s'agit pas

d'entrer dans des diatribes théologiques ou éthologiques : ce qui est en jeu ici ce sont des façons de s'exprimer. Ces phrases ne visent pas les caractéristiques effectives des dialogues avec Dieu ou de la psychologie animale. Elles portent simplement sur nos façons de parler de ces choses. Il s'ensuit que leur validité n'est pas tant fondée sur une adéquation entre la proposition et une quelconque réalité extralinguistique, mais simplement sur le respect de certaines règles grammaticales ou sur certaines régularités discursives. Plus précisément, on dira que, dans notre langage familier, la grammaire du mot « Dieu » offre la possibilité de formuler la proposition « j'entends Dieu », mais pas la possibilité « j'entends Dieu parler à autrui ». Comme d'ailleurs, dans la grammaire du mot « rouge » existe la possibilité de « ce rouge est clair » ou de « je vois du rouge » mais pas de « rouge est assidu »⁴ ou de « j'entends rouge ».

Wittgenstein précise en ces termes l'optique de son investigation :

notre investigation ne se porte pas sur les *phénomènes*, mais, comme on pourrait dire, sur les « *possibilités* » des phénomènes. Nous prenons conscience du *mode des énoncés* que nous formulons à l'égard des phénomènes. [...]

Notre investigation de ce fait en est une grammaticale. (PU §90)

Cependant si le but théorique de son investigation est bien la possibilité des phénomènes et du « mode des énoncés » que nous formulons à leur égard, la démarche exploratoire qu'il suit le conduit à produire des énoncés qui, à vrai dire, n'existaient pas auparavant – tel que « Rouge est assidu ». Autrement dit, Wittgenstein tente de faire émerger « ce qu'on dit » ou « ce qu'on peut dire » de façon contrastive, en passant par « ce qu'on ne dit pas ». Pour faire cela il exploite une possibilité, intrinsèque au langage, de travailler ses propres limites en les aménageant et en les élargissant par de nouvelles formulations qui en équilibre entre grammaticalité et agrammaticalité, viennent montrer une *place vide* dans les possibilités combinatoires de notre langage ; une place vide qui, on le verra par la suite, peut être le lieu de constitution de nouvelles significations en mesure d'exprimer ou de porter au langage quelque chose de nouveau

⁴ Cf. Dictée p. 5 : « Par exemple, pour expliquer le mot « rouge », je montre une tache colorée rouge en disant : « Ceci s'appelle [du] rouge » (ou : « Cette couleur s'appelle [le] rouge »). L'on dira que, quiconque comprend cette explication, il faut bien qu'il sache que la phrase « Rouge est assidu » est dépourvue de sens » (p. 5).

3) « Dire quelque chose de nouveau » : sortir des limites du langage ?

Mais on touche là un thème très délicat. Que signifie « la possibilité d'exprimer quelque chose de nouveau » ?

Chez Wittgenstein, comme chez d'autres philosophes contemporains, on retrouve une conception du langage que l'on peut qualifier de « globalisante » : une conception où le langage englobe toutes les activités de l'homme ; où toute expérience du monde et de soi devient sensée uniquement dans le langage, au-delà duquel il y a seulement du non sens.

Déjà dans le *Tractatus Logico-Philosophicus*, Wittgenstein souligne cet aspect globalisant de sa conception du langage en affirmant que :

5.6. Les *limites de mon langage* signifient les limites de mon propre monde

Le langage représente en même temps la condition et la limite de notre existence : nous vivons dans un monde chargé de signification parce que nous avons un langage mais, en même temps, c'est ce même langage qui délimite ce qui peut être appelé « notre monde », et cette délimitation ne peut pas être dépassée. Comme le relève Wittgenstein :

Je ne puis, avec le langage, sortir au-dehors du langage. (PB § 6)

Dans cette optique, se pose alors le problème de pouvoir exprimer dans le langage familier quelque chose de nouveau, quelque chose qui n'appartiendrait pas à « notre monde » et qui nous viendrait d'ailleurs ; par exemple quelque chose dont nous pourrions faire l'expérience dans la rencontre avec une culture différente de la nôtre ou que nous pourrions découvrir dans une recherche scientifique sur la nature d'autres planètes.

Comment exprimer depuis l'intérieur de notre langage ce quelque chose sans le réduire simplement à des schémas familiers ? Sans, autrement dit, lui enlever tout ce qu'il devrait avoir de nouveauté ou d'étrangeté ? Le caractère globalisant du langage pourrait en effet entraîner une certaine fermeture épistémologique où tout ce qu'on peut dire serait déjà inscrit dans le langage familier, ou bien, de façon encore plus radicale, où tout ce qui *est* serait déjà en quelque sorte inscrit dans les possibilités sémantique offertes par notre langage.

En commentant la position de Wittgenstein, la philosophe italienne Silvana Borutti nous offre une piste très intéressante pour résoudre cette difficulté. Dans une formule particulièrement saillante, elle précise :

On ne peut pas parler du dehors, on ne peut que le montrer en pratiquant le dedans de la parole (p. 63-64)⁵.

Et « pratiquer le dedans de la parole » signifie justement exploiter les possibilités sémantiques offertes par notre langage de façon à donner forme à de nouveaux agencements de mots, de nouveaux jeux de langage, parfois surprenants et déroutants, qui nous permettent de montrer le seuil au-delà duquel notre langage ne peut pas s'aventurer.

C'est au niveau de ces jeux autour des limites du langage et de sa grammaticalité que se joue la possibilité de rendre compte à partir d'un langage familier de quelque chose qui lui serait étranger et qui serait en mesure d'introduire à son intérieur une dimension de nouveauté.

La possibilité de ces jeux exploratoires est inscrite dans la nature arbitraire et combinatoire du langage, qui nous permet de composer un nombre potentiellement infini de combinaisons venant à notre secours là où les formulations habituelles nous font défaut. Wittgenstein relève une telle possibilité en soulignant que :

Nous disons que la grammaire détermine quelles combinaisons de mots ont un sens et lesquelles n'en ont pas : mais aussi, d'un autre côté, que la grammaire n'est responsable devant aucune réalité, qu'elle est, en un certain sens arbitraire. Si, donc une règle m'interdit de former un certain assemblage de mots, alors, comme cela est en mon pouvoir, il me suffit de supprimer cette règle, et par là, il acquiert du sens. (p. 20, *Dictées*)

Or, supprimer une règle grammaticale signifie dans la perspective de ma réflexion oser composer un agencement de mots inhabituel et étrange qui oblige à penser quelque chose qui jusque-là n'avait jamais été pensé en introduisant dans le langage familier une nouvelle possibilité expressive.

C'est l'arbitraire du langage qui permet cette liberté, arbitraire qui n'est pas présent par exemple dans d'autres pratiques humaines, lorsque par exemple nous cuisinons :

⁵ Cf. Borutti (1993, p. 63-64): « Non si può parlare del fuori, non si può che mostrarlo praticando il dentro della parola ».

En cuisinant selon des règles autres que les règles correctes, vous faites de la mauvaise cuisine ; mais [...] en parlant selon d'autres règles grammaticales que celle-ci et celles-là, vous n'en parlez pas faux pour cela, vous parlez d'autre chose. (Z 320).

C'est justement ce « parler d'autre chose » en suivant « d'autres règles grammaticales » qui ouvre la possibilité de porter au langage quelque chose de nouveau et d'originale, quelque chose qui peut avoir un pendant dans une expérience réelle – dans le cas de l'ethnographie – ou ne pas l'avoir, comme pour la science-fiction. Mais dans tous les cas cela se négocie à l'intérieur d'un langage, et dans des agencements inhabituels qui à première vue peuvent paraître agrammaticaux.

4) Du point de vue de la réception : négation et réponse productive

Comment concevoir maintenant ces explorations des limites du langage du point de vue de la réception ? Ces phrases sont là pour être lues : et nous les avons lues. Nous y avons recherché une signification en mesure de surmonter le dérangement initial dû à leur agrammaticalité.

Au moment de la réception, on peut considérer que ces explorations qui aboutissent à la production de propositions agrammaticales se traduisent dans un effort interprétatif du lecteur, lui aussi invité à explorer les limites de son langage afin de repérer les conditions d'une signification qui puisse surmonter l'étrangeté initiale.

Un tel effort interprétatif permet de souligner deux caractéristiques importantes de la réception de telles phrases : d'abord, la dimension active de la réception, qui exige du lecteur un effort pour donner un sens à un agencement de mots à première vue insensé ; ensuite la dimension productive de l'agrammaticalité, laquelle, à travers l'expérience des limites du langage familier, invite le lecteur à constituer une signification nouvelle, une signification qui ne fera pas référence à des schémas familiers – mis justement en échec par l'agrammaticalité –, mais une signification qui instituera de nouvelle possibilité de sens.

Pour approfondir ces réflexions, je vous propose un parcours à travers la théorie de la lecture que Wolfgang Iser présente dans son livre *L'acte de la*

Lecture (1975). Dans cet ouvrage, Iser aborde en particulier le problème de la lecture des textes littéraires de fiction, mais son argumentation peut être aisément transposée à notre problématique : la fiction, telle que Iser la conçoit, étant une pratique discursive qui vise à porter au langage quelque chose de nouveau ; ou mieux, suivant ses mots : qui vise à

transcender ce dans quoi nous sommes étroitement impliqués : notre vie au sein du monde réel [...] (1985, p. 394).

Iser relève que les formes symboliques véhiculées par la fiction – de façon analogue aux propositions agrammaticales que nous avons vues –, entrent souvent en contraste avec les formes symboliques familières et produisent ainsi un effet de « négation », qui porte avant tout sur l'évidence et le caractère absolu des formes familières, et qui, ensuite, devient une condition indispensable pour atteindre une transcendance du familier.

Ce contraste/négation met en évidence en outre l'incapacité ou l'insuffisance du langage familier à répondre aux nouvelles exigences de sens posées par le texte fictionnel et la nécessité d'un effort interprétatif qui puisse explorer des possibilités sémantiques non encore exploitées. Finalement, devant certains textes de fiction comme devant des phrases agrammaticales, le lecteur doit pouvoir

se représenter ce qui lui semblait peut-être inimaginable tant qu'il était sous l'emprise de ses idées directrices habituelles (p. 328).

Dans la réflexion de Iser, la notion de négation revêt alors un « caractère productif » ; elle est « créatrices de possibilité » (p.394). Elle révèle « une défaillance dans le savoir acquis » et elle le met « en question » (p. 389), mais en même temps

[elle] oblige le lecteur à comprendre le sens qu'elle nie en lui superposant un sens nouveau dont le contenu n'est pas déterminé (p. 373).

Iser relève en outre que le travail de constitution de ce sens nouveau, même s'il est non déterminé, n'est pas pour autant arbitraire. Le texte offre l'orientation et le « matériel » pour sa reconstitution. Le sens nouveau reste en effet en relation avec les structures du texte et le bagage de connaissances habituelles qu'il présuppose. Mais ces structures et ces connaissances sont transformées par l'expérience de leur négation « en un matériel

d'interprétation et d'évaluation » qui permet de configurer « le contenu du sens nouveau que la négation thématise en tant que blanc » (*ibid.*), en tant que non-dit :

Le lecteur peut ainsi retravailler le matériel cognitif que le texte lui présente sous différentes formes et construire un objet imaginaire qui transcende les positions données et présente dès lors ce que le texte n'a pas explicité (1985, p. 369).

C'est donc en réaction au contraste/négation suscité par l'étrangeté ou l'agrammaticalité d'une phrase ou d'un texte fictionnel que le lecteur est en mesure de faire apparaître au moment de la lecture quelque chose qui transcende le texte, quelque chose que celui-ci ne dit pas explicitement, mais produit en tant qu'*effet esthétique* sur le lecteur.

En tenant compte de ces dernières observations, la compréhension d'un texte de fiction – ou dans notre optique d'une phrase agrammaticale – consiste dans un travail de réaction et de dépassement des négations des formes symboliques familières. Dans ces cas,

La compréhension du texte n'est pas un processus passif d'acceptation mais bien une *réponse productive* à une *différence vécue* (1985, p. 241, je souligne).

Une telle définition de la compréhension me permet de souligner deux éléments particulièrement importants : l'idée d'une *réponse productive*, qui renvoie à la constitution, au moment de la lecture, de significations nouvelles, en mesure de transcender le langage familier, et l'idée de *réponse à une différence vécue*, qui renvoie à l'expérience de la négation ou à l'expérience des limites du langage familier, qui se révèle incapable de rendre compte de tel ou tel agencement de mots, mais qui exige une exploration de nouvelles possibilités sémantiques.

Pour conclure, je citerai encore un passage tiré de l'ouvrage de Iser qui nous permet de faire le pont avec la réflexion sur les limites du langage familier proposée auparavant. En parlant toujours du texte de fiction, Iser souligne en effet l'aspect suivant :

Le texte ne reproduit aucunement les systèmes sémantiques dominants ; il se rapporte plutôt à ce qui en eux est virtualisé, mais nié, donc exclu. Ces textes sont fictionnels dans la mesure où ils ne renvoient ni au système sémantique correspondant ni à la validité de

celui-ci, mais bien à l'horizon de ce système et à sa délimitation. Ces textes se réfèrent à quelque chose qui n'est pas contenu dans la structure du système, mais qui se trouve actualisé en tant que limite (p. 133).

Le texte de fiction, de façon analogue à nos phrases grammaticales, ne désigne pas quelque chose qui se trouve dans les systèmes sémantiques habituels, au contraire, il en explore les limites, il tente d'identifier des potentialités de sens qui donneront lieu à des significations nouvelles.

Nous retrouvons en cela une analogie importante avec la réflexion wittgensteinienne que nous avons présentée auparavant. Dans les deux cas, ce qui est évoqué, c'est la possibilité de jouer avec les limites de notre langage afin de rechercher de nouvelles possibilités de sens qui, dans les exemples lus au début de ma présentation, assurent la possibilité de « transcender » notre langage familier et de porter au langage, à travers le langage familier, quelque chose de nouveau. Et cette possibilité d'exprimer quelque chose de nouveau et de transcender les formes symboliques familières passe inévitablement par un emploi inhabituel du langage familier ; un emploi « impertinent » ou « agrammatical » produisant un effet de « négation » ou de « dérangement » qui rend possible et, en même temps, stimule le travail de constitution de significations nouvelles.

Bibliographie

- AAVV, *I labirinti della fantascienza*, Milano, Feltrinelli, 1979.
- DELANY Samuel R., « Le temps considéré comme une hélice de pierres semi-précieuses », in *La Frontière avenir*, H.-L. Planchat (éd), Paris, Seghers, 1975 (1968), p. 221-260.
- BORUTTI Silvana, *Per un'etica del discorso antropologico*, Milano, Guerini e associati, 1993.
- ELUARD Paul, *L'amour la poésie*, Gallimard, Paris, 1966 (1929).
- EVANS-PRITCHARD Edward E., *The Nuer Religion*, Oxford, Clarendon Press, 1956.
- ISER Wolfgang, *L'acte de la lecture*, Bruxelles, Margada, 1985 (1976).
- RICOEUR Paul, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.
- WITTGENSTEIN Ludwig, *Tractatus Logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 1921 (1961).
- *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961 (1953).
- *Fiches*, Paris, Gallimard, 1970 (1967).
- *Remarques philosophiques*, Paris, Gallimard, 1975 (1964).
- *De la certitude*, Paris, Gallimard, 1976 (1969).
- *Remarques mêlées*, Mauzevin, TER, 1990.
- *Dictées de Wittgenstein à Waisman et pour Schlick*, Paris, P.U.F, 1997 (1930).